

ÉLOGE 14

DE

# M. LEGROUX

MEDECIN DE L'HOTEL-DIEU

PROFESSEUR AGRÉGÉ DE LA FACULTÉ DE PARIS, CHEVALIER  
DE LA LÉGION D'HONNEUR

prononcé par

M. A. MILLARD

Médecin des hôpitaux

LE 2 SEPTEMBRE 1861



MESSIEURS,

Depuis quelques mois, le malheur semble s'acharner contre nous, et frappe à coups redoublés dans les rangs du corps médical.

Après avoir vu des jeunes gens à la fleur de l'âge mourir d'affections épidémiques contractées au chevet des malades, nous fermons à peine le cercueil de Piedagnel, que, le jour même, un autre médecin éminent de l'Hôtel-Dieu, entouré de l'estime de tous, un maître vénéré et bien cher, nous est ravi avec une effroyable rapidité.

Une voix plus éloquente que la mienne devait témoigner, au nom des médecins des hôpitaux, de la stupéfaction douloureuse et des regrets universels qu'excite la mort imprévue de M. Legroux; mais en ce moment notre secrétaire général mène un deuil de famille; il regrette de ne pouvoir remplir ce qu'il regardait comme un devoir, et il m'a prié de le suppléer, comptant sans doute que la reconnaissance de l'élève et l'hommage d'une affection respectueuse compense-

raient ce qui me manque d'autorité pour louer convenablement un si digne maître.

M. Legroux était né dans le département du Nord, au sein d'une famille peu aisée, mais qui lui inculqua de bonne heure une grande sévérité de principes et cet amour du travail qui devait être la règle de toute sa vie.

Par un labeur incessant et à force de privations, il triompha des difficultés premières qui pouvaient entraver le début de ses études médicales à Paris, et il ne tarda pas à obtenir un des premiers rangs au concours de l'Internat. Les matériaux que ce titre mettait à sa disposition redoublèrent son ardeur pour l'étude et lui inspirèrent la légitime ambition de conquérir la place de médecin d'hôpital, pour laquelle il avait des aptitudes particulières. Malgré les exigences d'une clientèle qu'il était pressé de former, il sut fortifier ses connaissances théoriques et cliniques, et la même année, à la suite de brillants concours, il eut le double bonheur d'être nommé agrégé de la Faculté et médecin du Bureau central.

C'est alors qu'il coopéra activement à la fondation de la société dite des Médecins du Bureau central, et dont le principal but, vous le savez, est de resserrer entre nous les liens de la confraternité et d'assurer les droits de chacun. Il fut un des premiers présidents de cette société qui continue de rendre tant de services, et il en demeura le doyen. C'est en cette qualité qu'il présidait depuis tant d'années à la réception des nouveaux élus, et vous vous rappelez avec quelle bonhomie touchante, avec quelle cordialité simple et franche il souhaitait la bienvenue à tous ceux qui avaient le bonheur d'entrer dans la grande famille médicale des hôpitaux.

Préoccupé des intérêts de la science, désireux de ne pas voir perdre ou rester stériles dans l'isolement de chaque travailleur tous ces trésors d'observation que nous offre chaque jour la pratique nosocomiale, il fut un des fondateurs et un des membres les plus actifs de notre société médicale. Vous l'avez appelé à l'honneur de la présidence, et vous avez pu apprécier l'impartialité et le talent avec lesquels il savait diriger les discussions. Sa vaste expérience, son mérite éprouvé d'observateur, la droiture de son jugement, la loyauté de son caractère, la franchise, parfois un peu rude, de sa parole, donnaient de l'intérêt et du poids à ses moindres communications.

Ennemi de la routine, et pourtant plein de respect pour les saines traditions, il était sans cesse occupé des progrès de notre art et s'efforçait de le maintenir au niveau de la science. Absorbé par une pratique civile de plus en plus active, il prenait chaque jour sur son sommeil le temps nécessaire pour lire, consulter des notes et rédiger des mémoires.

Il possédait au plus haut degré les qualités du clinicien et était surtout remarquable par ce don précieux qu'on nomme le coup d'œil médical. Animé d'une foi ardente dans la thérapeutique dont il savait manier et varier les ressources avec autant de prudence que d'habileté, il se résignait difficilement à s'avouer vaincu devant la maladie, et plus d'une fois il obtint sur elle des triomphes inespérés.

Aussi a-t-il laissé dans les hôpitaux qu'il a successivement parcourus, à Sainte-

Marguerite, à Beaujon, à l'Hôtel-Dieu, des traces bienfaisantes et fécondes et des souvenirs impérissables. Il me serait impossible de vous rappeler ses nombreuses recherches consignées dans divers mémoires ou recueils sur un grand nombre de points de la science, tels que les maladies du cœur, l'œdème de la glotte, la thoracentèse, et surtout les concrétions sanguines, etc., etc.; mais il y aurait de l'ingratitude à ne pas signaler les réformes importantes qu'il introduisit dans les services d'obstétrique, à la tête desquels il fut placé pendant près de vingt ans.

Par un régime meilleur, par une surveillance des plus attentives, par une éducation sagement instituée, il sut prévenir ou enrayer les accidents puerpéraux; aussi, même en temps d'épidémie et malgré des conditions défavorables en apparence, ses salles de l'Hôtel-Dieu furent-elles presque constamment respectées.

Plus qu'on ne l'avait fait avant lui, M. Legroux porta aussi sa sollicitude sur les enfants, et par l'allaitement rendu obligatoire, par des soins hygiéniques mieux entendus, il diminua la mortalité dans de notables proportions.

C'est au milieu de son service de l'hôpital que notre regretté maître et ami goûtait les jouissances les plus pures; c'est là qu'il déployait sa bienveillance pour les malades, la sûreté et la promptitude de son diagnostic, les ressources d'une expérience consommée; c'est là qu'il aimait à instruire et à encourager les jeunes gens laborieux. Son rêve eût été de pouvoir former et diriger jusqu'à la fin de ses études médicales l'ainé de ses fils, qui lui donnait déjà de si belles espérances et devait être le soutien et la joie de ses vieux jours. Il voyait avec peine et presque avec effroi approcher pour lui l'heure de la retraite, et il semblait ne plus vouloir perdre un seul des jours qui désormais lui étaient rigoureusement comptés.

Malgré cette constitution robuste qui jusque-là avait défié les progrès de l'âge, la santé de M. Legroux avait subi depuis plusieurs mois une atteinte profonde, qui se révélait par l'altération des traits, par une sensation constante de fatigue et quelquefois par une sorte de découragement moral. Un repos absolu et prolongé eût été nécessaire pour raffermir cet organisme sourdement ébranlé; mais il ne pouvait s'y décider, retenu par le sentiment exagéré du devoir, par ce courage funeste que la maladie pouvait seule abattre, et surtout par ses préoccupations incessantes sur l'avenir de sa famille. Il ne renonça à son service que vaincu par la douleur et la faiblesse, et c'est sans doute l'épuisement, résultat inévitable d'une pareille lutte, qui changea brusquement la physionomie d'une maladie jusque-là bénigne, et fit éclater ces accidents pernicieux si promptement mortels.

Nous devons remercier le ciel d'avoir au moins épargné à notre ami la douleur de voir approcher sa fin. Sentir inachevée l'œuvre à laquelle il avait consacré sa vie, quitter ses fils sans avoir assuré leur sort, eût été pour cette âme tendre et prévoyante le plus cruel des supplices. Une courte agonie a mis fin à cette existence si bien remplie.

Cette perte sera profondément ressentie par tous ceux qui l'ont connu; elle

laissera un grand vide parmi ses nombreux clients et amis, ainsi que dans le corps médical. Pourrons-nous jamais oublier le maître affectueux qui honorait ses élèves d'une si cordiale amitié, le collègue excellent et loyal dont la modestie rehaussait encore le mérite, le médecin consciencieux et infatigable, qui est digne d'être cité par nous comme un modèle de dévouement à la science et d'honorabilité professionnelle, et qui réunissait, on peut le dire, toutes les qualités de l'homme de bien ?

A. MILLARD.

